

Récits de survivantes

GUILLAUME CORBEIL, *Pour l'amour de mon pimp... Six survivantes de la prostitution se racontent*, Montréal, Publistar (Librex), 2015, 168 pages

Joëlle Quérin

Volume 10, Number 2, Spring 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/80990ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Quérin, J. (2016). Review of [Récits de survivantes / GUILLAUME CORBEIL, *Pour l'amour de mon pimp... Six survivantes de la prostitution se racontent*, Montréal, Publistar (Librex), 2015, 168 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 10(2), 7–8.

RÉCITS DE SURVIVANTES

Joëlle Quérin

Enseignante en sociologie au Cégep de Saint-Jérôme

GUILLAUME CORBEIL

POUR L'AMOUR DE MON PIMP... SIX SURVIVANTES DE LA PROSTITUTION SE RACONTENT

Montréal, Publistar (Librex), 2015, 168 pages

Au cours des dernières années, et en particulier pendant le long processus judiciaire ayant mené l'affaire Bedford jusqu'en Cour Suprême, le débat médiatique sur la prostitution a accordé le beau rôle aux partisans de la décriminalisation. Ceux-ci se réclamaient du progrès en présentant le «travail du sexe» comme une façon pour les femmes de «disposer librement de leur corps», alors que la criminalisation de leurs activités serait une discrimination intolérable les empêchant de pratiquer leur «métier» de façon sécuritaire. Leurs adversaires apparaissaient ainsi comme une poignée de curés attachés à cette vieille chose qu'on appelait la «moralité». La transposition du débat de société sur la prostitution en termes de droits et libertés individuels semblait faire l'affaire de bien des élus, qui pouvaient ainsi se débarrasser de cette patate chaude pour la laisser entre les mains d'une poignée de juges qui, eux, savent toujours ce qui est bon pour nous.

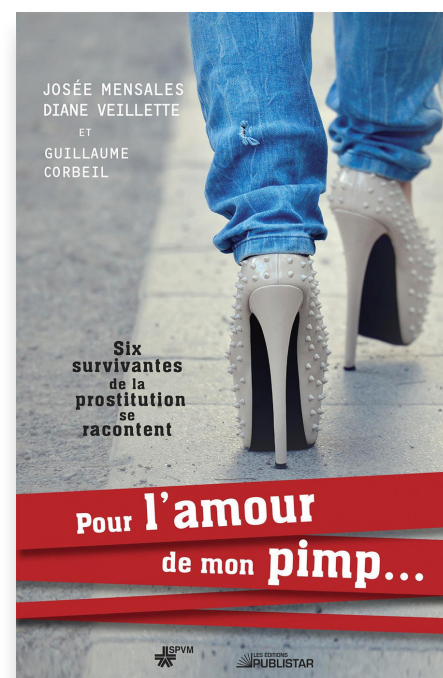
L'arrêt Bedford ne portant que sur les articles du Code criminel qui encadraient la prostitution et non sur l'achat de services sexuels lui-même, le gouvernement fédéral a réussi à redonner un caractère criminel à la prostitution tout en respectant le jugement de la Cour Suprême. Le gouvernement a en effet choisi de criminaliser les clients, plutôt que les prostituées, désormais considérées comme des victimes d'exploitation sexuelle. On s'attendait à entendre les hauts cris de tous les milieux dits progressistes, mais ceux-ci se sont finalement révélés divisés sur la question. Depuis le dépôt du projet de loi, de plus en plus de voix abolitionnistes se sont fait entendre, à commencer par celle du Conseil du statut de la femme du Québec, qui a rapidement appuyé le projet de loi fédéral. Suite au démantèlement d'un réseau de prostitution par la GRC en avril 2015, la sociologue Sandrine Ricci dénonçait non seulement la traite des femmes et des filles d'origine asiatique victimes de ce réseau, mais plus largement, la «banalisation» et la «glamourisation» de la prostitution. La réalisatrice Ève Lamont a également contribué au débat avec son

documentaire *Le commerce du sexe*, présenté à Télé-Québec en mai 2015. L'ouvrage des policières du SPVM Diane Veillette et Josée Mensales, *Pour l'amour de mon pimp*, s'inscrit dans ce contexte de remise en cause du discours dominant sur le «travail du sexe» en tant que métier librement choisi par des femmes émancipées.

Le livre présente les récits de six ex-prostituées participant au programme *Les survivantes* du SPVM, dont le but est de venir en aide aux femmes qui se retrouvent prises dans l'industrie de la prostitution. Ce programme méconnu nous réconcilie avec la police, en nous rappelant qu'elle n'est pas uniquement l'institution répressive prompte à l'abus de pouvoir dont les médias nous ont souvent offert le spectacle désolant. Dans l'ombre des grosses brutes trop fières de porter une arme, travaillent aussi des personnes dévouées à la sécurité publique et à la protection des plus vulnérables de la société.

Ces récits devraient suffire à convaincre que la prostitution n'est pas un métier parmi d'autres, comme voudraient nous le faire croire certains relativistes pour lesquels vendre son corps n'est pas plus aliénant que vendre sa force de travail pour une multinationale en échange d'un salaire minimum.

Les histoires de Mégane, Cindy, Marie-Michelle, Mia, Chantal et Valérie sont absolument bouleversantes et permettent de prendre la mesure de la sophistication des techniques de manipulation utilisées par les proxénètes pour maintenir leur emprise sur leurs victimes. Le titre de l'ouvrage est particulièrement bien choisi, car, dans bien des cas, la fille ou la jeune femme pense s'être fait un nouveau *chum*, alors qu'en fait, elle vient d'être recrutée à son insu par un proxénète. Au début, elle n'est souvent même pas consciente qu'elle travaille pour lui, puisqu'elle a tout simplement l'impression de rembourser une dette envers celui qui la loge, la nourrit, lui achète des vêtements et l'a sortie de la vie misérable qu'elle menait avant de le rencontrer. À partir de ce moment, les histoires des six survivantes se ressemblent : attachées émotivement et dépendantes financièrement de leur proxénète, elles en viennent à accepter d'être battues, violées, humiliées. Et lorsqu'elles cherchent à quitter ce milieu hautement



toxique, les proxénètes savent comment les garder sous leur emprise. Dans le cas de Mégane, Frank lui annonce qu'elle doit d'abord lui rendre 5000 \$ pour rembourser tout ce qu'elle lui doit et une fois cette dette payée, il la menace d'aller s'en prendre à ses petites sœurs si elle ose le quitter. C'est aussi la technique de Sam, qui avertit qu'il s'en prendra à la mère et aux sœurs de Marie-Michelle si elle ne lui obéit pas au doigt et à l'œil. Dans le cas de Cindy, son Stéphane la menace avec des ciseaux rouillés sur la gorge pour l'obliger à rompre les liens avec une amie au téléphone. Lorsqu'elle réussit malgré tout à se défaire de son emprise et à se trouver un nouvel amoureux, Stéphane parvient à se débarrasser de l'indésirable simplement en lui parlant à l'oreille, avant d'annoncer à Cindy : «T'as plus le choix maintenant... C'est moi ou rien». Le Spike de Mia peut quant à lui profiter du fait qu'elle s'est enfuie d'un Centre d'accueil où elle ne veut pas retourner, de sorte qu'elle n'a nulle part où aller. Dans le cas de Valérie également, le fait qu'elle soit mineure permet à son Steve d'avoir une emprise totale sur elle, puisque les seuls papiers d'identité dont elle dispose sont les papiers falsifiés qu'il lui a fournis. Mais le récit le plus terrifiant est sans doute celui de Chantal, abusée dès l'âge de quatre ans par son grand-père ainsi que par les membres d'un réseau de pédophiles dont il faisait partie, sous l'œil complice de sa mère qui y voyait une façon pour sa fillette de «faire sa part» pour payer les dettes de la famille. Convaincue par son grand-père que c'était elle qui irait en prison si elle le dénonçait, elle a dû garder le silence toute son enfance. Une fois Chantal devenue jeune adulte et mère d'une fillette, il a suffi que le grand-père glisse un commentaire sur la beauté de son arrière-petite-fille pour que Chantal, hantée par ses souvenirs d'enfance, amorce une descente aux enfers qui la mènera, cette fois-ci, dans la prostitution adulte et la toxicomanie.

VOIR PIMP

suite à la page 8

PIMP

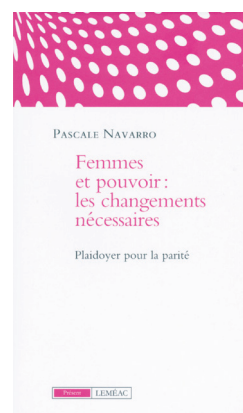
suite de la page 7

Les récits des survivantes sont séparés par de courts textes signés par divers intervenants issus des forces policières ou des services sociaux. Ces chapitres, dont le propos est tantôt théorique et bureaucratique, tantôt débordant de bons sentiments, mais empreint d'impuissance devant celles qu'il faut accompagner sans faire fuir, brisent le rythme de la lecture. On comprend qu'ils s'adressent à une catégorie spécifique de lecteurs que sont les victimes potentielles et leurs proches, qui pourraient se reconnaître dans le récit des survivantes, et auxquelles on souhaite faire connaître les ressources disponibles. Cet objectif légitime aurait pu être atteint en regroupant ces informations dans un chapitre de conclusion, voire en annexe. On aurait ainsi accordé toute la place qu'ils méritent aux récits des survivantes, qui font la grande force de cet ouvrage.

Ces récits devraient suffire à convaincre que la prostitution n'est pas un métier parmi d'autres, comme voudraient nous le faire croire certains relativistes pour lesquels vendre son corps n'est pas plus aliénant que vendre sa force de travail pour une multinationale en échange du salaire minimum. Aussi abrutissantes que puissent être les McJobs, aucune d'entre elles ne vous laisse dans un état aussi lamentable que la prostitution. Aucune d'entre elles ne vous conduit à vous injecter de l'héroïne dans le pied pour être capable d'endurer votre journée de travail, ou ne vous donne envie de vous asperger d'eau de Javel pour vous laver de vos souillures. Aucune d'entre elles ne vous fait craindre la mort au quotidien, comme ce

fut le cas pour ces six jeunes femmes. On peut bien leur reprocher leur naïveté et leur appât du gain, on admettra qu'elles ont payé bien cher leurs erreurs de jeunesse.

On voudra peut-être nous faire croire que ces cas flagrants d'abus ne sont pas représentatifs de l'industrie du sexe dans son ensemble, et que la décriminalisation permettrait justement de faire une distinction entre l'exploitation sexuelle, qu'il faut combattre, et le travail du sexe librement consenti, qu'il faut autoriser. Ces histoires nous révèlent pourtant que la frontière entre ces deux formes de prostitution est bien mince, puisque toutes les survivantes ont fait le choix, à un moment ou à un autre, d'offrir leurs services sexuels, avant d'être prises dans un engrenage dont elles ne pouvaient plus se sortir. Leurs récits nous rappellent que l'industrie du sexe n'attire pas avant tout des femmes émancipées, à l'aise avec leurs corps, pleine d'appétit sexuel et désireuses d'en faire profiter la gent masculine, mais plutôt des filles et des jeunes femmes vulnérables, souvent victimes d'abus depuis leur enfance, à court de ressources, prêtes à faire confiance au premier venu qui leur offrira le gîte et les couvrira de compliments. La demande de services sexuels ne pourrait être satisfaite par la seule offre qui proviendrait de travailleuses autonomes, sûres d'elles et capables de négocier leurs conditions de travail. Tant que cette industrie sera tolérée, elle aura besoin de proxénètes pour recruter d'autres Mégane, Cindy, Marie-Michelle, Mia, Chantal et Valérie. ♦



PASCALE NAVARRO

FEMMES ET POUVOIR: LES CHANGEMENTS NÉCESSAIRES. PLAIDOYER POUR LA PARITÉ

Montréal, Leméac Éditeur, Collection Présent, 2015, 96 pages

L'argumentation de Pascale Navarro dans ce plaidoyer pour la parité est solide et claire. La parité est un partage des pouvoirs entre hommes et femmes à égalité, soit dans une proportion de 40 à 60 %, cela au simple nom de la démocratie. Qui peut d'ailleurs être contre alors que le nouveau cabinet des ministres à Ottawa vient de faire la preuve que la parité est possible, même si quelques détracteurs insinuent que ce choix n'est là que pour faire belle figure ?

Cela se corse cependant quand on en arrive aux mesures pour y parvenir, dont les quotas. Les femmes elles-mêmes, nous dit Pascale Navarro, n'en veulent pas *a priori* tant elles craignent que le public doute de leur compétence et redoute une forme de favoritisme. Ce à quoi la journaliste-chroniqueuse répond que les quotas sont la règle du jeu pour atteindre la parité et que celle-ci ne fait que placer chaque candidat et candidate sur un pied d'égalité quant à sa responsabilité de prouver aux électeurs qu'ils ou qu'elles sont les meilleur(e)s pour les représenter. L'auteure ajoute qu'on ne doute jamais de la compétence des candidats masculins qui se présentent comme député. Signe criant du double standard ? Certainement. À l'époque où les suffragettes se battaient pour le droit de vote, on mettait d'ailleurs en doute la capacité des femmes à voter. Cela dit, il m'est personnellement arrivé de douter des compétences de certains candidats !

L'auteure note que plus d'une centaine de pays ont déjà inscrit la parité ou les quotas dans leur politique et elle déplore qu'ici les femmes aient tendance à se diviser sur le sujet, à ne pas faire suffisamment de pression pour exiger la parité hommes-femmes dans toutes les candidatures politiques. Elle pointe du doigt les divisions au sein des groupes féministes, notamment autour de la Charte des valeurs québécoises et des questions relatives à la prostitution, divisions qui nuisent à l'adoption de lois claires : « Plutôt que de travailler chacune de leur côté les femmes doivent s'unir pour réclamer l'égalité de représentation, et qu'elles que soient leurs opinions sur des enjeux plus polémiques » (p. 42). Il va sans dire que les femmes ne représentent pas un bloc monolithique, du moins à partir du moment où on cesse de les envisager dans leur unique rapport aux hommes. L'important, c'est effectivement qu'elles soient au pouvoir avec les hommes, peu importe leurs opinions,

et qu'elles puissent débattre de ces questions avec eux. Ce que Pascale Navarro parvient bien à démontrer dans cet ouvrage, en effet, c'est que la principale raison de la parité, c'est de « parvenir à la mixité de genres au sein du pouvoir » (p. 55). Il s'agit, dit-elle, « d'une volonté de tenir compte des perspectives des femmes dans tous les dossiers et non seulement dans ceux de la santé, de l'éducation, de la famille » (p. 56). Avouons qu'on a vite fait, en effet, de les y placer ! L'essayiste fait référence, à bon escient, à la pensée de la philosophe et écrivaine féministe Françoise Collin, morte en 2012, et qui a tant insisté sur la représentation des femmes en politique, non pas que celles-ci veuillent le pouvoir en soi, mais parce qu'elles veulent surtout transformer ce pouvoir afin d'améliorer la société. J'aime cette idée de « ce nouveau contrat social » ; de cette nouvelle conception de la politique qui cherche à s'enraciner dans la société actuelle.

La parité est une construction imposée et donc artificielle ? Soit. Ce plaidoyer sait pourtant nous montrer que cette construction, même si certains la trouvent rigide, tend vers l'ouverture nécessaire d'un espace de mixité « où il est possible de débattre, où on discute et décortique les idées reçues sur les stéréotypes, les genres et les rapports de pouvoir » (p. 60). D'où l'idée de faire appel aux hommes pour intégrer la lutte pour l'égalité comme le suggère l'auteure. Je trouve très prometteur que le féminisme actuel cherche non seulement l'inclusion des femmes dans l'ensemble des instances, mais également l'inclusion concrète des hommes dans leurs propres luttes.

On a fait du chemin ! Ne lâchons pas, assurons-nous que la parité ne reste pas tributaire des gouvernements en place et encore moins des idéologies du moment. Le monde y a tout à gagner, comme nous le montre Pascale Navarro en quelques pages, sur ce que pourrait être le développement du Plan Nord, « occasion toute désignée de faire preuve de leadership égalitaire » (p. 63).

Françoise Bouffière
Orthopédagogue